Tescher, C. G.

INSTRUCTION

SUCCINCTE

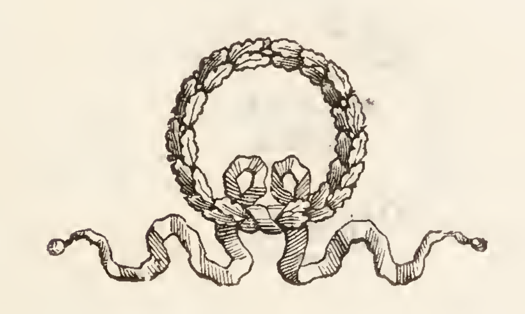
POUR LE TRAITEMENT

HOMÉOPATHIQUE,

PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU

CHOLÉRA.



GENÈVE,
IMPRIMERIE DE HENRI SCHMIEDT ET COMPAGNIE,
RUE DU RHONE, N° 181.

1832.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INSTRUCTION SUCCINCTE

POUR LE TRAITEMENT

HOMÉOPATHIQUE, PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU

CHOLÉRA.

L'*homéopathie*, cette heureuse et agréable méthode de médecine, emploie, comme on sait, deux moyens bien simples pour préserver des maladies, et pour en guérir ceux qui en sont atteints ; ce sont le régime, et des médicamens infiniment rares et peu nombreux. A ces deux égards, elle est, quant au choléra, fidèle à son système, qui a PARTOUT été suivi du plus brillant succès. Cette maladie est ordinairement si rapide que ce n'est guère à sa durée que peut s'appliquer le régime ; il doit donc en précéder l'invasion, diminuer sensiblement le nombre des individus susceptibles d'en être atteints, et constituer, presque à lui seul, le *traitement préservatif*; c'est donc par le régime que je vais commencer.

Traitement préservatif du choléra.

Je ne saurais ici que répéter ce que j'ai publié dans un journal populaire, et ce qu'ont écrit tous les médecins raisonnables, à ce sujet. La sobriété, la régularité et le choix des alimens sont trois circonstances de première valeur dans le régime anti-cholérique. Par sobriété, j'entends que chacun se contente, dès aujourd'hui et tous les jours, de ce qui lui est strictement nécessaire pour soutenir et entretenir ses forces, et pas au-delà. Tout repas de gala, tout excès de table, soit entre amis, soit au café, au cabaret, ou partout ailleurs, dérange *certainement* la force d'action, le rithme, la disposition naturelle et convenable de l'estomac et des intestins, et rend, par conséquent, ces organes plus enclins à être frappés gravement par une cause maladive, morbifère, quelle qu'elle soit, surtout si cette cause affecte une sorte de prédilection pour ces mêmes organes. C'est ainsi qu'à Paris on a vu les orgies du carnaval n'être que les précurseurs, les hérauts du choléra et de la mort ; c'est ainsi qu'à Vienne, en Autriche, où la vie animale est très-soignée, où les plaisirs de la table sont fort recherchés, on a vu succomber plus de no-

tabilités sociales, plus de grands personnages, de nobles, de riches des deux sexes que nulle part ailleurs. Et si, dans ce moment, on voit à Paris les sommités de la société être aussi atteintes et frappées jusqu'à la mort, ne peut-on pas croire qu'elles sont victimes de l'habitude ou de l'usage des grandes réunions, et surtout des grands repas diplomatiques ou de tout autre nature? *Soyez* donc *sobres et vous vivrez;* et rappelez-vous cette fin de distique latin :

Plus ferit ense gula.

Je recommande la *régularité* des repas; l'estomac est susceptible d'habitudes, comme l'esprit de celui qui s'en sert pour subsister. On peut lui en donner de mauvaises; alors il n'est pas le seul à en souffrir, et tout désordre à cet égard nuit essentiellement à la santé du corps dont il n'est qu'une portion; on peut lui en donner de bonnes; alors, semblable à une horloge bien réglée, il s'acquitte exactement de ses fonctions, sans qu'il soit nécessaire de le réparer; telle est l'habitude de manger régulièrement tous les jours la même quantité d'alimens à la même heure; il s'en suivra nécessairement une bonne et facile digestion, un entretien suffisant des forces du corps et de la vigueur même des intestins, qui seront alors

moins susceptibles d'être altérés par une cause morbifère, maladive.

Mais si cette régularité est interrompue, si la bonne habitude n'est pas maintenue, le canal intestinal, digestif, fatigué, arrêté dans son action, surchargé au moment où il devrait être en repos, et vide lorsqu'il demanderait à être plein, trouvera dans ces aberrations des causes de faiblesse, produira un mauvais chile, nourrira mal l'individu, et succombera à la première action d'une cause de maladie, par exemple, celle du choléra. Ce raisonnement est vrai comme la loi de Dieu, sûr comme le retour du soleil; et les faits qui le démontrent sont aussi nombreux que les grains de sable du rivage de la mer. *Soyez* donc *réguliers* dans vos repas, *et vous serez forts.*

Quant au *choix des alimens*, personne ne niera que les uns sont difficiles à digérer, fatiguans, débilitans; et les autres toniques, corroborans, fortifians, de bonne digestion.

Ces derniers étant éminemment propres à donner à tous les organes du corps, et, en particulier, aux intestins, la tonicité la plus complète devront être seuls employés et choisis aux approches d'une maladie affaiblissante au suprême degré.

Les alimens débilitans sont les légumes

verts, les fruits crus, surtout s'ils sont mal mûrs, les viandes de jeunes animaux, comme veau, chevreau, poulet; les graisses, sans exception, les petits vins et toutes les boissons fermentées mal faites. Quiconque désire échapper au choléra doit éviter soigneusement, habituellement et constamment de faire usage de ces substances, tant solides que liquides.

Les alimens fortifians, *les seuls dont on doive faire usage dans ce moment*, jusqu'à ce que la peur du choléra ait disparu, sont, en première ligne, les viandes d'animaux adultes, de sexe mâle, bœuf, mouton, grosse volaille, à quoi l'on peut ajouter *le veau de Pâques*; passé la quinzaine actuelle, il faut s'abstenir de faire du veau sa nourriture habituelle. Les pommes de terre, les racines, les légumes secs doivent remplacer les légumes verts, il faut y joindre le riz en abondance, et les pâtes; tous ces alimens doivent être cuits et apprêtés au bouillon.

J'attire ici l'attention des lecteurs sur ce fait que les légumes verts, épinards, dent de lion, chicorée, *rampon*, oseille, etc., ne contiennent presque aucune nourriture, que leur partie solide n'est pas digestible, et que leur partie liquide n'est presque que de l'eau; quand donc on en mange, on ne se nourrit que de la

graisse ou du bouillon avec lesquels on les apprête; tandis que les pommes de terre et les racines fournissent une fécule et un mucilage digestibles et nourrissans; ils méritent donc à tous égards la préférence.

Le café n'est certainement pas une chose nourrissante, il ne doit être considéré que comme une liqueur stimulante, d'un goût agréable, qui rendra plus facile à digérer le lait dont plusieurs estomacs ne s'accommodent pas très bien. Il serait inutile de le proscrire, le conseil ne serait pas suivi, l'habitude est devenue une nouvelle nécessité. Mais une chose utile aux approches du choléra, c'est de remplacer, autant que possible, le café par du chocolat de la meilleure qualité, en mélangeant l'un avec l'autre dans sa tasse ; il est certain, et l'expérience le prouvera à quiconque voudra la faire, que ce mélange vaut beaucoup mieux que le café pur, qu'il se digère aisément, et qu'il prépaəɹ l'estomac au repas suivant. — Quant aux personnes qui ont l'habitude de prendre du café après leur dîner, je dois leur prescrire de le faire léger, pour éviter toute surexcitation.

Le choix des boissons fermentées et spiritueuses est de la plus grande importance. Les vins qu'on nomme vulgairement *capiteux* doivent

être sévèrement proscrits du régime ; il est bon de faire remarquer que ce terme de *capiteux* signifie que ces vins portent à la tête, dérangent l'intelligence et les mouvemens du corps et nuisent à la digestion au lieu de la favoriser. Or, des observations d'anatomie très exactes, faites il y a peu de temps, ont démontré qu'en effet le vin fort, l'eau-de-vie, les liqueurs, font arriver dans les veines du cerveau plus de sang qu'il ne doit y en avoir, et déterminent ainsi les vertiges, les berlues, la vacillation qui constituent l'ivresse et qu'on observe au commencement du choléra. Il FAUT donc s'abstenir avec le plus grand soin des vins capiteux, et les remplacer par des vins légers, quoique vieux, ou stomachiques et non spiritueux; les vins de Bordeaux et de Madère possèdent ces dernières qualités. Quant à la quantité, je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage sur la modération; l'ivresse, l'ivrognerie conduisent immédiatement au choléra; le désordre du cerveau se communique médiatement à l'estomac et aux intestins; de là les vomisssemens, les tranchées; de là les crampes et la mort.

Les pays où la bière est la principale, presque la seule boisson, la Hollande et l'Angleterre, ont été jusqu'à ce jour exempts ou à

peu près exempts du choléra, le petit nombre de cas qu'a offerts ce dernier royaume m'autorise à me servir de cette expression. Cette liqueur ne serait-elle point de beaucoup préférable au vin? Je le crois, et je conseille qu'on la lui substitue soit aux repas, soit hors des repas; mêlée d'eau elle sera une boisson légère, nourrissante et rafraîchissante; mêlée d'eau de Seltz, elle fournira un breuvage de gourmet, et satisfera sans inconvénient le palais et l'estomac.

On a aussi recommandé l'usage du thé, fort commun en Hollande et en Angleterre; le thé est un astringent tonique très convenable; pris *à la glace*, il forme, en été, un sorbet des plus agréables; il faut éviter le thé vert.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage sur ces trois points, la sobriété, la régularité, le choix des alimens; j'ajoute seulement que les ceintures de laine, tant recommandées, ont pour effet principal de maintenir aux intestins la chaleur suffisante pour y faciliter la digestion, et les préserver des congestions sanguines que le froid, surtout s'il est subit, peut y occasionner, et qui sont suivies des coliques, de la diarrhée et de la mort; ce motif est suffisant sans doute pour engager chacun à en porter jusqu'au moment où on

sera délivré de la peur ou de la réalité du choléra.

Il est un point sur lequel je ne me rappelle pas d'avoir rien lu de précis, c'est sur *le dormir*. Je considère comme de la plus haute importance, pour le maintien de la santé, que chacun dorme tout le temps qui lui est nécessaire ; les veilles prolongées, qui ne sont pas remplacées par le dormir du matin, aussi bien que la privation de ce dernier, sont certainement prejudiciables à la santé future ; les veilles nocturnes, soit auprès des malades, soit ailleurs, sont le plus haut degré d'excitation du cerveau ; et comme cet organe, directeur de tous les autres, a un besoin absolu de régularité dans ses fonctions, aucun désordre ne peut y survenir sans conséquences fâcheuses pour tout le reste du corps. J'ai vu mourir des individus atteints d'une très légère maladie qui avait été précédée de longues insomnies ; et les médecins que l'on cite maintenant comme ayant succombé aux fatigues que le choléra leur cause à Paris, n'ont cessé de vivre que parce qu'ils avaient cessé de dormir. J'exhorte donc toute personne qui voudra diminuer les chances du choléra pour elle-même, à rester dans son lit tout le temps nécessaire ; et si les soins à donner à des proches exigent, pendant la maladie,

des veilles prolongées, il sera nécessaire de les répartir entre plusieurs parens ou garde-malades, pour ne pas augmenter les victimes du fléau.

A quoi j'ajoute que si le public veut conserver ses médecins, il devra respecter leur sommeil, pendant le choléra, autant que possible, et ne pas exiger d'eux au-delà de ce que la nature humaine peut supporter de fatigues, lors surtout qu'elles sont répétées et continuées le jour et la nuit.

Dans une feuille publique j'ai annoncé que j'ai fait préparer et que je distribuerai un médicament *préservatif* du choléra; cette annonce a fait rire quelques personnes à mes dépens, comme si, nouveau Cagliostro, je me vantais de posséder un moyen unique, un fétiche, un exorcisme du choléra. Libre à ces personnes de rire aujourd'hui, je leur souhaite de le faire long-temps. Mon annonce n'avait rien cependant de si ridicule. Un homme que je regarde comme un très-grand médecin a publié qu'il considérait un certain remède, d'une préparation difficile, comme vrai préservatif du choléra, sous certaines conditions. Ce remède, je l'ai fait préparer; et, dans l'intérêt public et général, j'ai fait savoir que si quelqu'un *désirait* en faire usage, il pouvait s'adresser à moi;

conseils et remède je donne tout gratuitement aux pauvres. Je n'ai pas assez d'esprit pour voir ce qu'il y a là de ridicule. Il y aurait eu lieu de me critiquer si je n'avais pas fait cette annonce ; le choléra arrivé, on aurait pu me reprocher de n'avoir point publié qu'un *préservatif* a été préconisé par un habile homme, et d'avoir eu assez peu d'égards pour mes concitoyens pour ne l'avoir point fait préparer à leur usage. Quoiqu'il en soit, je brave l'ironie, et je repète de nouveau que le *préservatif*, conseillé par HAHNEMANN, je le tiens à la disposition de ceux qui ont confiance dans ce grand homme. Il est vrai qu'il recommande qu'on ne s'en serve qu'au moment où la maladie fera irruption dans le pays qu'on habite ; mais comme ce médicament n'est pas d'une nature nuisible, je ne vois point de raison pour n'en pas faire usage dès à présent.

Les personnes qui voudraient avoir plus de renseignemens sur cet objet, les trouveront dsan le nº 8 des *Notices sur le choléra*, que j'ai publiées, et qui se vendent chez les libraires ; elles les trouveront aussi dans le nº 1 de la *Bibliothèque homéopathique*, chez Ab. Cherbuliez.

Un grand nombre de livres et de journaux ont préconisé le chlore, le chlorure de chaux,

l'eau chlorurée comme d'excellens préservatifs. Je suis loin de partager cette opinion; que le chlore détruise les couleurs et les odeurs, c'est un fait certain ; mais qu'il y ait quelque rapport entre les odeurs et la production du choléra, c'est ce que je n'accorde point. Bien loin de là ; il a de tout temps et en tous lieux été remarqué que les ouvriersd e professions fétides, les vidangeurs, les équarrisseurs, les tanneurs, les boyaudiers, etc., restaient inattaqués par les épidémies meurtrières autour d'eux. Où donc alors est l'utilité du chlore? Objectera-t-on que celui-ci introduit dans l'air une quantité d'oxigène qui y manque? Mais l'on sait que l'analyse chimique de l'air respiré par les cholériques vient d'être faite et répétée, et qu'on n'y a pas trouvé la moindre différence d'avec l'air le plus pur. On citera peut-être certaines localités où, dit-on, les lavages chlorurés ont préservé du choléra ; mais qui ne voit que dans ces lieux-là on aura certainement pris aussi d'autres précautions que celle du lavage? Je me hâte de le dire; aucune circonstance habituelle n'est plus propre à engendrer maladie que l'*humidité* des murs de l'habitation, c'est elle qu'il faut éviter à tout prix, c'est elle qui rend surtout dangereux le voisinage des fumiers, des ruclons, des immondi-

ces, des tas de terreau près des maisons. Mais les odeurs fétides, elles sont désagréables et non nuisibles; le chlore l'est bien plus qu'elles. Lisez, au reste, sur ce point, l'avis très bien fait d'un des plus grands médecins de l'Allemagne, dans le n° 17 de mes *Notices sur le Choléra*.

Il est temps que je passe au traitement curatif de cette maladie, c'est-à-dire, à ce que doivent faire les parens, les amis et les assistans, autour et auprès de celui qui en est atteint.

Traitement curatif.

Outre les douleurs et les crampes, dont on trouvera une excellente description dans le n° 16 de mes *Notices*, les malades se plaignent souvent, dès l'abord, d'un froid glacial qui ne leur paraît pas venir du dehors au dedans, mais exister dans l'intérieur de leur corps et, en particulier, de leurs membres; ce froid se joint à la pâleur ou à la couleur violacée de la face et des extrémités, c'est-à-dire, des pieds et des mains. Ce symptôme du froid est celui pour lequel les malades implorent avec le plus d'instance les secours des assistans, et peut-être aussi celui pour lequel ceux-ci peuvent leur

être le plus utile ; voici comment je conseille d'en user à cet égard.

Aussitôt qu'un individu est atteint du choléra asiatique ou spasmodique (c'est celui seul dont je m'occupe), déshabillez-le complètement, et ôtez-lui même sa chemise, en sorte qu'il soit complètement nu ; couchez-le dans un lit dont vous ôterez le drap de dessus, en sorte que le corps soit en contact avec une couverture de laine ; pendant ce temps, qu'on fasse à la cheminée la plus voisine un grand feu flamboyant qu'on entretiendra aussi long-temps que possible ; qu'on ouvre ou la porte ou les fenêtres, afin que l'air de la chambre se renouvelle sans cesse et ne soit pas vicié par la respiration du malade et celle des assistans, qui ne doivent pas se réunir dans la même pièce plus de trois ou quatre à la fois, au plus. On aura aussi envoyé très promptement chercher de la glace. Dès que les choses seront en cet état, on frottera le malade, de la tête aux pieds, avec un morceau de glace, dont on aura fait fondre vers le feu les angles et les vives arrêtes ; cette friction ne durera qu'un moment ; elle sera suivie d'une friction rude avec des linges secs et très-chauds, qu'on remplacera à mesure qu'ils s'humecteront et se refroidiront ; puis on reprendra l'usage de la glace, suivi de

celui des linges chauds ; ces opérations doivent se faire par une personne intelligente, sous la couverture. Lorsque le foyer offrira une bonne quantité de charbons rouges, provenant du bois brûlé (et non de charbon noir, dont la vapeur risquerait d'asphyxier ou d'incommoder le malade et les aides), on recouvrira la couverture d'un drap plié en double et mouillé, on chargera la bassinoire (meuble dont on ne peut pas se passer) de feu bien allumé, et on la promènera sur le drap mouillé ; il en résultera une forte chaleur humide, qui pénètrera la couverture et se répandra bienfaisante sur le malade. La bassinoire doit être promenée sur tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui, pour un instant, sera recouverte de la couverture et du drap, pour ne pas être exposée à la brûlure ; puis sur l'un et l'autre côté du corps ; de manière à bien réchauffer le lit. Dès que la bassinoire se refroidira et que le drap se sèchera, on répétera la friction de glace, suivie de la friction avec les linges chauds, qu'on pourra remplacer par un morceau de flanelle rude. Pendant cet intervalle, on humectera de nouveau le drap, on chargera de feu la bassinoire, puis on promènera de nouveau celle-ci sur et contre le malade. *J'affirme* que de toutes les manières de réchauffer un malade

et de le faire transpirer, celle-ci est la meilleure, la plus commode, la moins coûteuse, la plus sûre, celle qui généralise le mieux son action et produit le plus vite son effet.

Toutes ces manœuvres doivent être exécutées avec méthode, calme et précision, sans trouble et précipitation, et exactement dans l'ordre que je prescris ; elles doivent l'être pendant toute la période de froid, sans discontinuer un seul instant ; elles auront un succès d'autant plus certain qu'elles seront pratiquées avec plus d'attention.

Dès que le malade commencera à se réchauffer, dès que la transpiration se montrera, on mettra sur le malade une seconde couverture de laine qu'on réchauffera avec la bassinoire, exactement comme on l'a fait pour la première, puis on jettera l'une et même l'autre de ces couvertures par-dessus la tête du malade qui restera dans cette situation aussi long-temps qu'il pourra le supporter ; ordinairement il s'y endort, et son réveil est des plus doux et des plus agréables.

Voyez sur les bienfaits de la glace le n° 9 de mes *Notices*, où le docteur Müller raconte ce qu'il en a éprouvé lui-même, lorsqu'il avait le choléra, et les heureux effets qu'en ont ressenti ses malades ; et dans le n° 11, le résultat

curatif de l'enveloppement dans les couvertures jusque par-dessus la tête, raconté par un malade qui en a été sauvé, et qui en a sauvé d'autres par le même moyen.

Cependant on est allé chercher un médecin, et en attendant son arrivée, on a fait bouillir de l'eau dont on a rempli une bouteille de grès ou d'étain (cette dernière vaut mieux) enveloppée de laine, qu'on place contre la plante des pieds du malade. On a aussi fait une infusion de thé de Chine, ou de feuilles de menthe, de mélisse, d'oranger, etc., dont on donne, de temps à autre au malade une tasse aussi chaude qu'il la peut supporter; on y ajoute une goutte de rhum, d'eau-de-vie, de cerises, des Carmes, de Cologne, etc., d'esprit camphré, en un mot, d'une liqueur spiritueuse, propre à exciter la transpiration et à la maintenir; cette tasse est répétée aussi souvent que le malade peut la supporter; elle pourrait tout aussi bien n'être que de l'eau sucrée chaude, car c'est la chaleur et non la substance médicamenteuse qu'on doit rechercher dans ce moment. On ne refusera pas au malade une cuillerée d'eau froide, lorsque les ardeurs de la soif la lui feront demander.

Plus tard, le médecin homéopathiste arrive et administre ce que paraît requérir le

symptôme du moment, un *vertigineux* si le vertige prédomine, un vomitif si le vomissement, un phlogosant si la douleur du ventre, etc. Voyez là-dessus les n°s 8 et 12 de mes *Notices*, et surtout le n° 1 de la *Bibliothèque homéopathique* qui indique encore d'autres remèdes et de nombreux succès.

Une fois le médecin arrivé vers le malade, mon instruction doit se taire, parce qu'elle est destinée aux laïques et non aux docteurs qui sauront bien guider les malades et les assistans.

Pour ceux qui désireront des notions ultérieures sur le traitement, ils les trouveront détaillées dans les numéros des *Notices* que j'ai recommandés ci-dessus. Ils y verront entre autres que le *Préservatif* que je distribue, et dont se moquent des gens apparemment plus instruits que moi sur cette matière, devient à une certaine période de la maladie un excellent *curatif*.

Je ne me suis proposé, dans cet écrit, que de mettre toutes personnes en état de maintenir leur bonne santé, et d'administrer les premiers soins à un cholérique jusqu'à l'arrivée du médecin, qui doit être, à ce moment, seul maître absolu dans la maison du malade.

Je crois avoir rempli ma tâche ; puisse-t-elle être inutile.

Genève, ce 23 avril 1832.

Ch. G. Peschier,
Docteur.

P. S. Un article de la *Gazette de France*, du 19 avril, sur le choléra, écrit par M. de Montbel, est tellement propre à inspirer de la confiance à mes lecteurs en faveur de l'homéopathie, que je crois leur être utile et agréable en en tirant les phrases suivantes.

Vienne, 26 février..... Vous savez combien de prosélytes a fait à Vienne le système homéopathique d'Hahnemann. On assure que cette méthode a amené plusieurs guérisons.....

J'ai vu le docteur Queen, Anglais, qui revenait de Tisnowitz, où il s'était rendu au moment de l'invasion, pour étudier la maladie dans sa première intensité et dans ses diverses périodes.

Dans un grand repas, donné à son honneur, il se sent tout-à-coup un saisissement extraordinaire, et tombe comme frappé de la foudre.

L'effroi disperse les convives. On le porte sans connaissance dans la chambre qui lui était destinée; là, après quelque temps, il reprend ses sens, il éprouve tous les symptômes les plus graves, les vomissemens, les douleurs à l'estomac et dans les hanches, le froid glacial; son visage est taché de bleu. Il se fait apporter la boîte renfermant les remèdes qu'il destinait à ses malades ; il en fait l'essai sur lui-même; six gouttes d'esprit de camphre font cesser la violence de l'attaque. — Le lendemain, le désir de secourir ceux qui avaient espéré en son assistance, le détermine à faire un effort ; il se lève, il oublie son mal pour ne plus songer qu'à ses malades. Il m'a dit avoir employé, dans le premier degré du choléra, le camphre; dans le second, le *veratrum nigrum;* dans le troisième, les poudres de cuivre. Ces remèdes prescrits par l'homéopathie lui ont parfaitement réussi : sur trente-sept malades il en a guéri trente-quatre.